

mais que signifient ces *riflemen* dont l'uniforme est reproduit jusqu'au moindre bouton et qui font le coup de fusil au pied d'un chêne ? Se douterait-on que c'est un surtout de table destiné à porter des fruits ? Les épisodes de chasse au renard, les scènes champêtres dans lesquelles un amant épique sa maîtresse lisait une lettre, ne sont pas d'un goût meilleur, si parfait que soit le travail ; ce reproche s'adresse également à toutes les grandes maisons de Londres et de Birmingham, qui prodiguent partout les personnages avec des costumes historiques ou modernes, et qui abusent des palmiers et des paysages. Ces personnages ressemblent, qu'on me pardonne l'expression, à des bonshommes ou à des jouets d'enfants plutôt qu'à des objets d'art. Collis, un des principaux orfèvres de Regent-Street, élève son surtout et ses candélabres sur un large plateau de glace ovale : jusqu'ici rien d'original ; mais la glace lui a représenté l'image d'une eau limpide, et conduit par cette idée, il a fait du surtout une île, de la bordure une rive avec collines, arbres, rochers, toute une ménagerie qui pait, des héros qui pêchent des poissons dans la glace ; aux arbres sont suspendus les fruits du dessert : il est impossible de pousser plus loin l'imitation et le mauvais goût. Christolte, dans le grand service de la ville de Paris, s'est aussi inspiré de la glace pour en faire une mer sur laquelle flotte le vaisseau de la ville, entouré de Tritons. Mais quelle différence dans la conception et dans les ressources du modèle ! Les Anglais, qui ne font pas le bronze, se servent de l'argent pour consacrer le souvenir des événements et surtout pour offrir un témoignage de reconnaissance à ceux qui ont bien mérité d'eux ; c'est ce qu'ils appellent *testimonials*. Ces témoignages, qui représentent toujours une action, ne contribuent pas peu à retourner leur orfèvrerie dans la fausse route où elle s'embourbe. Il y a pourtant un genre de *testimonial* qu'ils traitent avec talent, ce sont les bonniers en argent mat ou oxydé, avec ornements repoussés ; le modèle est encore un peu mou ; cependant, il y a là un art véritable qu'on ne saurait méconnaître et quelques artistes, Antoine Vechte surtout, peuvent à bon droit passer pour des maîtres. Ce dernier, il est vrai, a été formé à notre école : il a travaillé chez Froment Meurice, et la France peut revendiquer une bonne part de son mérite. Quelques groupes méritent aussi de grands éloges, par exemple la défilé du géant Orgalia, coupe de Hancock ; la mort de Boadicea, bouclier de Lambert ; Jupiter terrassant les Titans, par Ant. Vechte, beau vase, quoique reproduisant trop fidèlement le Jupiter de la galerie d'Apollon. Dans un grand candélabre de forme un peu lourde, Roskell a fait un très-heureux emploi de pierres mates gravées en creux, sur un fond noir damasquiné d'or.

La joaillerie et la bijouterie n'ont pas un cachet aussi tranché. Comme il y a de grandes fortunes, il y avait grand étalage de gros diamants ; le Koh-I-Noor trouvait au milieu des magnifiques diamants de la couronne. Mais de pareils objets sortent du domaine de l'industrie, peut-être même du domaine du beau ; ces énormes pierres écrasent une toilette, et d'ailleurs il est bien difficile que la monture n'en paraisse pas lourde. Je leur préfère les brillants plus petits de Hancock, bien qu'il y ait parfois profusion dans les pierres ; néanmoins, il exposait un diadème de diamants et de turquoises figurant des myosotis qui étaient d'un effet délicieux. Les bijoux ont peu de variété, ils sont en général d'un goût sévère et d'un style assez noble ; les pierres sont d'un grand usage, le corail rose et l'or mat dominant. Mais dans toute cette bijouterie, on cherche vainement les articles courants que trouvent à acheter à Paris les fortunes modiques ; en revanche, ce qu'on trouve en Angleterre et qu'on chercherait vainement en France, c'est une pareille industrie de luxe comptant de riches représentants non-seulement dans la capitale, mais dans un assez grand nombre d'autres villes, à Birmingham d'abord, puis à Sheffield, à Dublin, à Glasgow, à Newcastle, à Edimbourg, etc.

Nous avons enfin terminé la revue, bien incomplète encore, quelque longue qu'elle paraisse, des principales classes de produits qu'exposait le Grand-Bretagne. Depuis les matières premières et les plus grossiers instruments du travail jusqu'aux délicatesses de l'art. Dans la foule des objets si divers qui se pressaient sous les galeries du palais, et dont beaucoup doivent être nécessairement passés sous silence, nous croyons du moins n'avoir omis aucune branche importante de la production, et, comme le Royaume-Uni avait de toutes parts répondu avec empressement à l'appel fait à ses manufacturiers, le tableau que nous présentons résume assez fidèlement les traits généraux de l'industrie britannique. Cette grande industrie a pour fondement les richesses du sol, la houille, le fer et l'argile : voilà les assises sur lesquelles elle a élevé l'édifice, moins fragile qu'on ne le suppose, de sa puissance commerciale. Avec l'argile, elle a bâti ses usines ; avec la houille, elle leur communique le mouvement ; avec le fer, elle les arme de ces engins qui remplacent les bras de l'homme et contournent ses forces.

La houille cuit les briques, les poteries et les faïences ; produit la fonte, transforme en acier le fer doux que ses navires lui apportent de Suède. La fonte et l'acier, animés par la vapeur, coupent, rognent et pétrissent en quelque sorte le fer pour en fabriquer les grandes machines qui peuplent les manufactures du Royaume-Uni et s'expédient dans le monde entier. Ces manufactures, auxquelles le monde entier à son tour envoie des matières premières, attirent les échantons et les lins du nord, les cotons et la soie des pays chauds, les laines de l'Amérique et de l'Australie, et, semblables à des monstres dévorants, toujours avides et toujours insatiables, absorbent ces matières qu'elles rendent au monde sous forme de fils et de tissus, après en avoir gardé une bonne part pour la consommation intérieure du pays. Cette abondante production et les conséquences qu'elle entraîne, expliquent le commerce de l'Angleterre : l'exportation de ses houilles qui croissant chaque année s'élevait, en 1861, à près de 8 millions de tonnes, et rapportait 90 millions de francs ; celle de ses fers et aciers qui rendait 257 millions, sans compter la coutellerie figurant à la douane pour 88 millions et les machines pour 106 ; celle de ses manufactures de coton, la plus importante de toutes, qui dépassait un milliard, en y comprenant les fils ; celle des autres tissus qui, tout en restant bien au-dessous, atteignait, avec les fils, 58 millions pour les soies, 135 millions pour les lins et échantons, 350 millions pour la laine ; celle des faïences et poteries qui ne dépassait pas 25 millions. Comment un peuple qui, enfermé dans une île, entretient un pareil commerce, n'aurait-il pas une nombreuse marine, et comment cette marine ne soutiendrait-elle pas la concurrence contre celles des autres peuples, quand la métropole lui fournit à bon marché le combustible, le fer et les machines ? C'est ainsi que tout se lie dans l'économie d'une société, et que les effets deviennent causes à leur tour. L'Angleterre est un pays de grande production, une ardente fourmilière dans laquelle chacun marche droit devant soi et poursuit son œuvre d'un infatigable labeur ; il semble qu'on la voit tout entière quand on pénètre dans une des usines de Leeds ou de Newcastle, où de robustes forgerons battent sans relâche à coups redoublés, ou traînent au pas de course des masses écumanes de fer que les marteaux, les pilons et les rouleaux aplatisent, broient ou tordent sans leur laisser le temps de se refroidir. Race énergique, mais race d'ouvriers et de négociants plutôt que d'artistes. Leur existence froide, la monotonie de leurs villes, la lourdeur de leurs édifices suffiraient pour le faire croire ; l'exposition le confirme : la critique trouve à mordre partout où le goût devient nécessaire.

On se demande à chaque exposition laquelle l'emporte de l'Angleterre ou de la France ? Problème à peu près insoluble, quand il est posé dans des termes aussi vagues, mais que tranchent trop souvent des vanités présomptueuses ou des intérêts alarmés. En réalité, il y aurait autant de jugements particuliers à porter qu'il y a non-seulement de classes de produits, mais de fabricants et presque de consommateurs. Si la supériorité se calcule sur le chiffre des exportations, ce qui d'ailleurs est une manière fort légitime d'évaluer la puissance industrielle d'un pays, l'Angleterre occupe certainement le premier rang. Si la supériorité dépend de l'excellence des produits, la solution est plus difficile à trouver, et je serais fort porté à croire, comme le nombre proportionnel des médailles tend à le faire supposer, que l'avantage est à la France. Mais à quoi bon poser la question sous cette forme irritante, qui excite de mesquines jalousies et fausse le véritable sens des expositions ? Que les fabricants se rassurent des deux côtés du détroit : ni de l'un ni de l'autre une grande industrie ne mettra sa rivale ; les différences de mœurs et le prix de transport sont à cet égard des garanties suffisantes. Mais les grandes industries peuvent et doivent s'éclairer par le contact, se stimuler par la concurrence, appeler au besoin les secours de l'étranger. L'Angleterre placera toujours hors de son île des machines et des tissus, et la France fera bien de lui en demander, sans avoir à redouter une invasion ruineuse pour ses propres manufactures ; elle-même pourra envoyer en échange ses soieries dont le secret n'est pas encore trouvé, ses meubles, ses bronzes, ses objets d'art, quand toutefois elle aura fait non-seulement l'éducation des consommateurs étrangers, mais étudié elle-même leurs goûts et plié ses modèles à leurs besoins : c'est une science sur laquelle les négociants anglais peuvent nous donner des leçons.

II.—LES COLONIES ANGLAISES.

Une des parties les plus curieuses de l'exposition était sans contredit celle qui renfermait les produits des colonies anglaises. La métropole leur avait consacré tout un transept, dans lequel chacune d'elles déployait à l'envi les richesses de son sol pour attirer les yeux et attirer les émigrants. Le transept ne leur suffisait même pas ; elles envahissaient la galerie, débordaient dans un des